

Mes mémoires du siège de Paris : mes souvenirs d'août 1870 au 15 juin 1871

Sœur Saint Sixte Dastarac, 3^e assistante¹

La guerre était commencée avec la Prusse et la France, bien que prise au dépourvu, prétendait sortir triomphante de cette gigantesque lutte. Cependant, dès la fin d'août, les désastres de notre armée ouvraient déjà les yeux aux présomptueux, des bruits sinistres circulaient dans Paris, on craignait l'envahissement de la capitale par l'ennemi et le bombardement de Strasbourg était une menace de ce qui pouvait arriver. Aussi, comme mesure de prudence, les communautés religieuses dont la maison-mère se trouvait à Paris, conjurèrent leur supérieure générale de se mettre à couvert dans une maison de province. Notre révérende Mère de Faudoas daigna écouter les vives instances de l'Institut à cet effet à son grand regret, pour acquiescer aux supplications réitérées des supérieures locales et sauvegarder les intérêts de la congrégation, elle se détermina à partir pour Toulouse : l'exemple de la supérieure générale du Sacré-Cœur la décida dans cette résolution. Préalablement, notre révérende Mère, accompagnée de ses deux assistantes, se rendit à l'archevêché pour recevoir la bénédiction de Monseigneur Surat, notre supérieur², protonotaire apostolique, vicaire général de Sa Grandeur, et l'informer de sa détermination. Monseigneur Surat fut tout d'abord étonné. « Quoi ! Ma Mère, vous prenez la fuite ! Moi, je reste à mon poste auprès de mon archevêque, je ne l'abandonnerai pas, le devoir m'oblige ». Mais lorsque Monseigneur eut entendu les raisons de notre digne Mère, et qu'elle l'eût assuré du départ de la supérieure générale du Sacré-Cœur (chose dont Monseigneur doutait), il n'insista plus pour la retenir et donna son approbation à ce qui était fixé. Cette visite avait quelque chose de solennel et de brut, on pressentait les dangers et les malheurs prochains, la conversation parfois s'animait de sinistres pressentiments, ainsi comme nous parlions à Monseigneur des prophéties qui circulaient partout à cette époque, quelques-unes parlaient de bonheur. « Je ne crois, en fait de prophéties, qu'aux livres des Prophètes », dit Monseigneur d'un accent ému. « Je suis vieux, j'ai passé ma vie sacerdotale dans cet archevêché, au service des différents pasteurs qui se sont succédé depuis Monseigneur de Quéleu, j'ai partagé leur fortune. Lorsque mon bienfaiteur et mon père, Monseigneur de Quéleu, chassé de son palais, se cachait pour échapper à ses ennemis, j'étais jeune, je veillais sur ses jours en danger, c'était moi qui faisais les commissions difficiles et embarrassantes. Plus tard, lorsque Monseigneur Affre tombait, frappé à mort sur les barricades, je me trouvais à ses côtés. Le fer de l'assassin qui perça Monseigneur Sibour dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont me blessa avant d'arriver à sa Grandeur, car j'étais là à sa droite. Vous le voyez, j'ai assisté à bien des moments douloureux, eh bien ! rien ne me rassure aujourd'hui. Que m'arrivera-t-il ? mes Mères, je vous le répète, Monseigneur le cardinal reste, mon devoir est de ne pas le quitter, je dois partager toutes ses souffrances ». Et vraiment notre vénéré supérieur disait l'avenir...

La guerre marcha en sens inverse des prévisions premières, les défaites étaient notre partage, on pouvait bientôt se battre dans le cœur du pays, on convint à Saint-Maur de mettre le noviciat à l'abri du danger. La digne Mère Saint Félix conduisit ses novices dans notre maison de Toulouse vers la fin d'août, notre Mère générale devait l'y suivre le 8 septembre. Ce jour-là, en effet, elle se rendit à la gare d'Orléans accompagnée de ma Sœur sainte Albine de la Sablière, désignée pour partager son exil ; mais l'encombrement des voyageurs fut tel, tant la panique était générale, que le

1 Assistante de la supérieure générale de l'Institut, Mère Saint François de Sales de Faudoas.

2 A cette époque, l'Institut a un supérieur masculin, en plus de la supérieure générale. Ce sont des prêtres des Missions étrangères de Paris qui exercent cette fonction.

chemin de fer, impuissant à prendre tant de monde, ne distribua pas de billets, il fallut rentrer à la communauté ; ce fut le jour suivant dans l'après-midi que notre révérende Mère de Faudoas nous quitta pour prendre une voie indirecte et fort longue jusqu'à Toulouse, les routes étant déjà peu sûres.

Je fus choisie pour garder le foyer sacré. J'avoue que malgré tout le difficile de la position, je me sentis à l'instant forte d'une grâce d'état qui ne m'abandonna jamais. Notre digne Mère était partie à temps, dès les jours suivants on ne put s'échapper de Paris. La banlieue était venue s'y réfugier. La bonne supérieure de Marines nous avait conduit quelques élèves orphelines, les trouvant plus en sûreté à Paris que dans un pays à découvert qui pouvait être pris par l'ennemi, quelques élèves de Jumilhac³ ne nous quittèrent pas pendant le siège, ce qui porta au chiffre environ de quarante le personnel de la communauté. Malheureusement, nous avions dans ce personnel des malades, des personnes âgées, de forts jeunes novices et une folle... Ce fut là le difficile.

Le siège commençait, nous avions quelques provisions en comestible et en chauffage, ce fut un grand bonheur, car l'hiver de 70 fut un des plus rudes du siècle. Vin, pommes de terre, Liebig, café, sucre, chocolat, riz et de plus une centaine de grands pains que dès les premiers jours notre bonne économe avait eu la précaution de demander en exigeant du boulanger de les faire doublement cuire pour les conserver, grâce à cette sage mesure nous avons eu tous les jours matin et soir un aliment assez passable dans cette soupe de bouillon de cheval trempée de ce bon pain durci, car on ne vendit plus que le pain détestable et malfaisant dit « pain de siège ». Les vivres devinrent fort rares ; on faisait queue chez les bouchers la journée entière pour recevoir une petite taxe de mauvaise viande. La Providence veilla sur Saint-Maur. Quelquefois des amis venaient en aide en faisant de précieux cadeaux. Un jour c'étaient nos bonnes Sœurs de la rue des Postes qui nous faisaient port d'un fromage acheté à grand peine à la halle, un autre jour, M. Pernot, directeur aux Missions étrangères, ami de la maison, nous envoyait la moitié d'une vache tuée dans leur séminaire en cachette. Les jours d'épreuve ont leur joie aussi. On aimait entre amis de partager sa bonne fortune : Saint-Maur recevait des Missions, et à son tour Saint-Maur était heureux d'envoyer à l'intelligent et dévoué maître d'hôtel du séminaire des Missions un pot de beurre fondu, quelques œufs frais pour l'estomac débile d'un malade, c'était un moment de fête ! On se faisait donc par raison et par piété chrétienne à ce régime mortifié du siège si fatal à nos chères malades, auxquelles on réservait toujours la meilleure part.

Cependant, l'une d'elles, ma Sœur Saint Marcelin, tomba subitement dangereusement malade la veille de la Toussaint. Je l'avertis de son état pour la préparer à recevoir les derniers sacrements. La chère malade reçut mes paroles comme un bienfait du ciel, l'annonce de sa fin prochaine la remplit de joie, elle était infirme, bien que jeune, depuis si longtemps ! Je la vois encore me sourire, me remercier de l'heureuse nouvelle, demander immédiatement le prêtre qui n'arriva pas aussi vite qu'elle le désirait. Le lendemain, 1^{er} septembre, elle recevait les sacrements dans la pleine connaissance de son allégresse. Le soir, elle tomba dans une agonie d'un jour sans nulle connaissance. A-t-elle souffert pendant ce rôle de 24 heures qui me faisait tant de mal ? Rien n'a pu nous le faire connaître. À peine eut-elle rendu l'âme que sa physionomie, contractée depuis bien des années par la souffrance, redevint ce qu'elle était au temps où je l'avais connue, jeune et pleine de vie.

Ce décès avait précédé le bombardement qui commença vers la fin de décembre et dura 21 jours, il me semble. Aux premiers jours de l'envahissement nous avons songé à organiser une ambulance⁴. En conséquence, déclaration en fut faite à la mairie de notre arrondissement. Les bonnes Sœurs de Saint-Thomas-de-Villeneuve eurent l'obligeance de nous aider de leur expérience. Deux de leurs religieuses vinrent à Prunelet, où nous avons préparé une jolie salle de douze lits, et

3 La maison-mère est composée de trois bâtiments : la maison principale, l'hôtel de Jumilhac et l'hôtel de Prunelet.

4 Hôpital temporaire.

avec une grande bonté, elles nous donnèrent tous les renseignements nécessaires à ce genre d'œuvre. Cette ambulance n'a jamais servi. M. Gallois, notre architecte et ami dévoué, vint me suggérer la pensée d'offrir l'hospitalité aux bonnes vieilles de l'hospice des Incurables, qui souffraient beaucoup depuis que, laissant leur asile à nos soldats blessés, elles logeaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre dans les différents locaux appartenant à la ville. J'allai immédiatement offrir l'hôtel de Prunelet à M. le directeur de l'hospice. Ma demande fut acceptée avec reconnaissance. Peu de jours après, une cloison de planches nous séparait de l'hospice improvisé. Mme Gervais, notre concierge à Prunelet, garda son poste. Elle y exerça ses mêmes fonctions et y gagna le chauffage, l'éclairage, la nourriture de l'administration. En ces jours mauvais, la meilleure nourriture devait être réservée aux hospices. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter de l'hospitalité donnée aux bonnes vieilles, considéré même dans le sens de la prudence humaine : les bonnes femmes nous affranchirent de l'embarras d'une ambulance et nous mériterons de la Patrie.

Mais voici le bombardement, voici l'effroi ! Les obus pleuvaient le jour, tournaient toute la nuit. Bien des personnes ont terriblement souffert du bruit seulement. Pendant ces jours de calamité, un chrétien fervent, M. de Benque, vint me proposer de faire dans notre chapelle les trois jours d'Adoration assignée à l'église de Grenelle, fermée alors, se trouvant sous les batteries. Avec sa foi si vive, M. de Benque me représenta que plus que jamais il était nécessaire de ne pas interrompre l'Adoration perpétuelle. Avions-nous besoin dans notre malheureuse ville du secours divin ! Sûre de l'assentiment de nos bonnes Sœurs, je n'hésitai pas. La proposition fut acceptée avec bonheur. Pendant la journée, nous nous remplaçâmes toutes les heures deux à deux devant le Très Saint Sacrement, ainsi que nous le faisons tous les jeudis et tous les dimanches depuis que la permission de cette exposition de deux fois la semaine nous avait été accordée : chacune avait son heure fixée. Quant à la nuit, pour ces 3 jours, je partageai la veillée par moitié. Les deux premières adoratrices restaient à la chapelle jusqu'à minuit, alors on les remplaçait pour ne sortir qu'à l'heure de la prière des Sœurs converses. La bonne Sœur Saint Étienne Voisin, malgré son âge, voulut être une des veilleuses de la nuit. J'eus le bonheur d'être sa compagne pour être témoin de sa ferveur. Le sommeil la gagnait souvent, alors elle se tenait debout pendant ses longues heures de prière.

Le bombardement dura jusqu'au 21 janvier, il me semble. Nous étions exposées, étant dans le directoire de l'hôtel des Invalides et du ministère de la Guerre, rue Cherche-Midi, deux monuments signalés aux canonnières. Il y a eu vraiment des miracles pour notre couvent. Une nuit, un obus tomba sur la maison située vis-à-vis l'infirmerie du pensionnat, où une Sœur converse couchait avec 5 ou 6 élèves. Un autre jour, vers onze heures et quart, alors que nous psalmodions à la chapelle l'office de None, un obus perça de part en part la maison voisine située vis-à-vis notre n°8⁵, au premier étage. Notre bonne infirme, ma Sœur Saint Paul Bernel, occupée dans la cour du charbon, se trouva couverte des cendres du projectile. Elle en fut quitte pour la peur. Or, pour ces deux cas, il a fallu que l'obus meurtrier lancé dans notre direction décrivit une courbe au-dessus de Saint-Maur pour descendre dans la rue des Missions et frapper nos voisins. Naturellement, il aurait dû arriver à la façade de notre maison, du côté du jardin. Notre révérende Mère et tout l'Institut priaient tant pour nous ! Je m'étais placée sous la protection particulière de la Très Sainte Vierge, en prenant en main les fonctions. Seule, sans expérience, sans secours, je l'avais conjurée de garder sa maison. La divine Mère m'a entendue. À toutes ses fêtes, malgré les obstacles, je me rendais en pèlerinage à Notre-Dame des Victoires. Le 8 décembre, en compagnie de ma bonne Sœur Sainte Virginie, par une pluie pénétrante et froide, j'avais commencé mes pèlerinages et j'avais prié longtemps dans le sanctuaire béni. Une réponse de conservation fut le résultat de mes supplications. J'eus l'intuition qu'Elle nous garderait !

L'aumône fut notre prière aussi. Nous avons secouru des voisins bien pauvres dans notre détresse : une jeune femme venait fréquemment puiser au tas de charbon dans la cour, et le petit tas

5 Rue Saint-Maur (actuelle rue de l'abbé Grégoire).

a toujours duré ; d'autres emportaient nos pommes de terre qui se multipliaient dans la cave, sous le regard d'une petite statue de saint Joseph, placée par notre bonne économe en le constituant le gardien des provisions. J'avais fait couper les arbres trop touffus du jardin. De pauvres honteux emportaient ce bois si vert, heureux de se chauffer malgré la fumée.

Tout allait bien pour un pareil temps. Dieu m'avait donné un puissant auxiliaire dans notre excellente économe, ma Sœur Saint Camille Poutet. Son expérience de la maison, du quartier, des personnes de nos connaissances, la parfaite entente qui nous unissait a été une de mes plus sûres garanties de préservation. Notre révérende Mère m'avait laissé dix milles francs (les bourses des novices). Cela a largement suffi, avec les quelques secours de certaines pensions arriérées de la rente sur l'État du trimestre de janvier, que je pus toucher par les soins de M. de Tallandier. Il y eut des difficultés, le titre portant le nom de Mme de Faudoas⁶. Notre obligeant ami arrangea l'affaire. Cette somme fut très utile à l'époque où nous étions.

Le danger était grand, ai-je dit, pendant le bombardement. M. Gouraud, notre bon docteur, me conseilla de faire coucher la communauté dans nos caves. On y organisa des dortoirs et on y passa la nuit. Je laissai à chacune la liberté de coucher dans sa cellule : 17 y restèrent. Je fus du nombre. Je me rappelle encore l'air aimablement courroucé de notre bon docteur en ouvrant un matin la porte de ma chambre : « Comment ! Vous, là encore ! Votre chambre est située dans la direction la plus exposée. Tous les obus sont lancés dans ce sens ! ». Ce bon docteur, comprenant ma répugnance pour le dortoir de la cave, aurait voulu me faire prendre asile dans une des chambres s'ouvrant sur la rue des Missions. Je préfèrai rester dans mes habitudes, ne craignant des obus que le bruit d'une partie de la nuit, qui m'empêchait de dormir. Mais toute la communauté n'avait pas la même grâce. Beaucoup souffraient de la peur. Une bonne infirme, qui ne quittait pas son lit, ma Sœur Sainte Euphrasie de Tourgon, fut transportée dans une pièce du rez-de-chaussée, à Jumilhac, et là le bon Dieu allait la visiter deux fois par semaine, par la sainte Communion, ainsi qu'Il le faisait à Saint-Maur, car les secours religieux ne nous manquèrent jamais.

Le siège touchait à sa fin, Le bombardement avait cessé. Ma bonne Sœur Sainte Euphrasie, dont la patiente et joyeuse sérénité ne s'est jamais démentie, fut tout à coup plus faible. Le médecin me prévint que c'était la mort qui s'annonçait. Ma douleur fut grande. Encore un décès ! J'avertis la chère malade. Elle ne voulait pas croire être si mal. M. Voisin accourut à la hâte, la calma, la disposa. Elle reprit tout son courage à la réception des derniers sacrements, me fit des recommandations pour sa famille, me dit ses volontés pour eux, et le soir vers 8 heures, elle expira doucement, tandis que pour la soulager je soutenais sa tête, qu'elle n'avait plus la force de porter. Bonne et chère amie ! Sa mort a été aussi douce que sa vie ! Sa patiente résignation pendant sa longue maladie lui avait attiré la profonde estime de notre bon M. Gouraud.

Nous avons perdu, dès les premiers jours de l'hiver, une Sœur converse arrivée depuis peu de temps à Paris pour se soigner. Aux premiers jours de l'amnistie, j'écrivis à notre révérende Mère pour lui demander l'autorisation d'envoyer ma Sœur Saint Dominique Cauret en Bretagne, chez son frère curé. Cette bonne Sœur, fort malade au moment de l'envahissement, avait souffert plus qu'une autre de toutes les privations de l'époque. La réponse ne se fit pas attendre. Le courrier faisait alors le service de la poste. La correspondance par ballons avait cessé. Notre très digne Mère me dit de faire partir de suite la chère malade avec l'infirmière, qui ne devait être que la compagne du voyage, mais qui fut obligée de séjourner un mois en Bretagne à cause des événements.

Une novice souffrante et quelques autres Sœurs partirent aussi pour différentes maisons. Elles avaient besoin de se remettre des souffrances du siège. Le personnel était diminué et néanmoins nous continuâmes de faire les classes externes et gratuites : ces classes ne furent jamais interrompues, sinon au fort du bombardement, car les obus pleuvaient parfois en plein jour dans les rues ; venaient alors en classe qui voulait.

6 Mère Saint François de Sales de Faudoas est la supérieure générale de l'Institut entre 1837 et 1877.

Cependant, la sécurité paraissait revenir. Quelques parents me demandèrent de rouvrir bientôt le pensionnat. Il fallait purifier Prunelet. On n'avait pas compté sur la Commune. L'hospice des Incurables étant libre, les bonnes vieilles pouvaient rentrer dans leur logis. Donc, le 16 mars, je vais chez M. le directeur pour lui communiquer les réclamations des parents de nos élèves. Une police était passée, d'après laquelle les locataires du moment devaient sortir de chez nous après demande faite de notre part, et remettre le local à neuf, même repeindre les lits de fer que nous avions prêtés. C'était d'après le conseil du bon M. Gallois, architecte de l'hospice des Incurables aussi que j'avais osé me montrer exigeante. « L'hospice est très riche », m'avait-il dit. « Vous pouvez demander beaucoup ». Et on avait acquiescé à tout sans difficulté. M. le directeur me promit de commencer le déménagement le lundi suivant, 19. Le dimanche 18 mars, des bruits sinistres arrivent jusqu'à moi. J'apprends qu'une insurrection plus terrible que le siège se prépare dans la capitale. Le matin même, deux généraux français ont été massacrés ; la Commune commençait. Au plus vite j'appelle ma Sœur Saint Camille. « Les vieilles femmes sont une sécurité pour nous si on en veut au couvent », lui dis-je. « Vite ! Allons arranger l'affaire pour qu'elles nous restent ». Nous courons pour parler à M. le directeur (c'était un respectable vieillard qui s'est montré parfait pendant les trois mois à peu près que nous avons eu ses pensionnaires). Je prétendis quelques raisons pour continuer l'œuvre. Je lui dis que ce déplacement pressé doit le contrarier, qu'après y avoir réfléchi, je ne voudrais pas le désobliger, que les pauvres femmes peuvent habiter Prunelet quelques jours de plus. Mais le respectable monsieur avait déjà tout organisé. Les ordres étaient donnés pour l'emménagement du lendemain, et les ouvriers convoqués pour les réparations à faire à l'hôtel. J'avoue ma contrariété en entendant ces paroles. Je dois me taire et mettre ma confiance en Dieu. Et c'est grâce à ce délogement hâté que nous dûmes les réparations terminées à temps. À peine le dernier ouvrier sortait de Prunelet, que pas un homme n'osa se montrer dans la rue. Tous étaient réquisitionnés pour faire partie de la garde nationale. Mais notre maison était remise à neuf, et la Commune passée, notre révérende Mère de retour, on put recevoir les enfants. Si, au contraire, M. le directeur eut acquiescé à mon désir, on n'aurait pu faire que bien tard l'ouvrage de l'appropriation si nécessaire. Les ouvriers furent rares la paix rendue, et tant d'hommes manquèrent à l'appel ! Je l'ai dit souvent : la Providence veillait sur Saint-Maur.

La province sut tout de suite les abominations de la Commune. Notre révérende Mère, de plus en plus inquiète de ses filles de Paris, m'écrivit de faire partir à peu près tout notre monde. Je m'empressai d'exécuter cet ordre. Bientôt, nos bonnes Sœurs de Saint-Etienne⁷, qui s'étaient dépensé outre mesure pendant le siège pour faire la classe et préparer elles-mêmes la nourriture à leurs enfants, et les empêcher de mourir de faim, furent chassées de leur domicile. Ordre fut donné par les puissants du jour de sortir au plus vite parce qu'une maîtresse laïque devait les remplacer. En pareil temps, être chassé était un honneur, mais les enfants étaient des victimes. Nos pauvres Sœurs s'occupèrent immédiatement de leur départ. C'était un dimanche. La journée fut employée à porter le mobilier dans une maison voisine, qu'on leur avait offerte : ma Sœur Sainte Anastasie s'implanta dans cet abri avec la Sœur converse. Elles y restèrent jusqu'à la réouverture de leur maison. Le soir de ce dimanche, la chère supérieure m'envoie la bonne Sœur Sylvie, leur Sœur converse, pour me prévenir de ce qui se passait. J'étais à l'office de Matines, il m'en souvient. Je quitte la chapelle, on me dit tout, je cours au plus vite chez le respectable Père Lefebvre au Jésus de la rue de Sèvres, pour lui demander un conseil. « J'ai envie d'aller voir un peu dans quel état elles sont », lui dis-je. « Vous ferez bien, me répondit-il, mais si vous vous déguisez. Je reçois tous les jours des religieuses ici. Elles portent le vêtement séculier » - « Mon Père, lui dis-je, je ne puis m'y résoudre. Vous ne quittez pas, vous, votre soutane ? » - « Vous avez raison, me dit-il. Allez, que Dieu vous garde ! ». Et je partis. Je traversai le jardin du Luxembourg sans danger. J'étais avec Sœur Sylvie. Arrivées à l'entrée d'une rue, non loin de Sainte-Geneviève, nous apercevons un rassemblement. Au plus vite,

⁷ Une communauté de Dames de Saint-Maur est installée dans la paroisse Saint-Etienne-du-Mont entre 1801 et 1880.

j'entre dans une maison : celle d'un pauvre charbonnier. La femme m'accueille avec bonheur, parce que c'était une religieuse qu'elle abritait. Elle me raconte les prouesses des gardes nationaux du quartier et, pendant l'entretien, nous apprenons que le sujet de ma petite alarme n'était qu'une rixe. Je gagnai une rue opposée et me voilà bientôt au n°9, rue des Postes. Nos bonnes Sœurs soupaient tranquillement. Elles me racontèrent leur journée. Il fut convenu qu'elles nous arriveraient le lendemain matin. Je les quittai rassurée, et à la hâte je regagnai Saint-Maur. Il était temps, la nuit paraissait. On était fort en peine sur mon compte, n'ayant pas prévenu d'une course faite avant même pour ainsi dire d'y avoir pensé. Cependant, le lundi, les enfants furent très étonnées de la nouvelle maîtresse qu'elles trouvèrent en arrivant. On dit même qu'il y eut une petite insurrection parmi les plus jeunes. On ne voulait pas de la nouvelle maîtresse. On voulait la chasser par des paroles blessantes. On lui disait : « Nous voulons nos Dames ». Mais bientôt les plus grandes calmèrent leurs compagnes. « Mesdemoiselles, dirent-elles, si nos maîtresses nous entendaient, elles ne seraient pas contentes de nous, car elles nous ont appris à être bonnes et polies. Allons entendre la messe puisqu'on nous commence la classe sans prière ». Et de suite un bon nombre de ces enfants se rendirent à la paroisse. Quelques-unes de ces chères petites vinrent se présenter à notre école de la rue des Missions. Nous les refusâmes par prudence, mais nous acceptâmes volontiers toutes celles qui vinrent continuer le patronage du dimanche, auprès de Sœur Saint Raphaël. Cette bonne Sœur nous rendit alors un grand service. Elle fit la classe à nos pauvres enfants. C'était l'époque de la 1^{ère} communion, on ne pouvait les abandonner. Cette classe était en grande souffrance depuis que la maîtresse était partie. Une de nos bonnes anciennes élèves des gratuites se dévouait pour la remplacer. Cette enfant nous avait été d'un très grand secours depuis l'hiver. Dieu l'a récompensée de sa charité en lui donnant la vocation religieuse : elle est dans notre congrégation, et une bonne Sœur dévouée.

Dans ces jours difficiles, il m'arriva une épreuve sur laquelle je ne comptai guère. Notre révérende Mère, pressée par les sollicitations instantes de mon frère, qui me voyait perdue, lui promet de me faire sortir de Paris. En conséquence, elle donne des ordres à la chère supérieure de notre maison de Montdidier. Un certain soir, une Sœur habillée en séculière m'arrive pour me dire de la part de notre vénérée Mère d'arriver au plus tôt à Toulouse. J'avoue la peine, l'angoisse de cette commission pour moi. Ce fut peut-être le plus mauvais moment de [cette] terrible époque. Je devais obéir ! Je ne pouvais abandonner nos Sœurs ! Que faire ? Je priai longtemps devant le Saint-Sacrement, et le matin, à peine levée, je vais prendre conseil du Père Lefebvre. Je lui exposai mon cas. « Vous ne devez pas quitter votre poste, me dit-il. À distance, votre supérieure ne peut juger la position. Au reste, pour rassurer votre conscience, consultez la communauté ». Je réunis immédiatement nos Sœurs professes. Je leur fis part, et de l'ordre de notre Mère, et de mon désir de rester. Toutes unanimement confirmèrent l'avis du révérend Père.

Depuis le mois de septembre, un missionnaire, M. l'abbé Houillon, remplaçait à Saint-Maur M. l'abbé Maury, qui était resté dans le Midi. Cet excellent prêtre n'a pas manqué un seul jour de venir dire la messe chez nous, même au plus fort du bombardement : le martyr qu'il n'avait pas trouvé en Chine devait le récompenser à Paris. Arrêté le mardi de la Semaine Sainte, alors qu'il passait devant l'école Sainte-Geneviève, que les gardes nationaux pillaient, conduit à Mazas, plus tard à la Roquette, il périt dans le massacre des derniers jours. Me voilà en peine pour la sainte messe. M. l'abbé Pages, avec qui j'en causai Mercredi Saint, me promet de venir nous dire la messe le Jeudi Saint, et d'enlever la réserve. Quelle tristesse ! Il nous fallait le Saint-Sacrement à tout prix. Je sus que le Père Lefebvre, après le pillage du Jésus, n'avait pas été enfermé, et s'était constitué le gardien du couvent des Jésuites. Je vais à lui, lui fais part de notre douleur. Il la comprit et me promit du secours. Le lendemain, le Père Bazin vint gracieusement s'offrir pour être notre aumônier. Il commença ses fonctions le Samedi Saint. La semaine suivante fut troublée d'émotions. On faisait la visite des couvents du faubourg Saint-Germain, nous étions dans l'attente. Dieu nous

épargna cette affliction ! Mais une bien grande fut l'arrestation du Père Bazin, le dimanche de Quasimodo. On le reconnut à la gare quand il prenait un billet pour se rendre à Versailles visiter son provincial. Je me rappelle lui avoir dit ce matin même : « Prenez garde à vous, mon Père, on vous reconnaîtra, vous sortez beaucoup ». L'excellent Père Lefebvre nous procura aussitôt un nouvel aumônier, un prêtre du quartier qui a constamment dit la messe chez nous jusqu'au jour de la délivrance, et même pendant que les barricades nous cernaient, et un confesseur après le départ du bon M. Voisin dans la personne du révérend Père Chauveau. Il me racontait que lui aussi avait été pendant quelques jours détenu à Mazas. Et en me détaillant le régime des prisonniers, le religieux mortifié déclarait naïvement que la nourriture n'était pas si mauvaise en prison qu'on voulait le croire. Par exemple, sa mortification n'alla pas à coucher dans un lit sale, il passa les trois nuits de détention sur une chaise.

J'ai nommé plusieurs fois le vénéré Père Lefebvre. Je n'ai su lui témoigner assez de ma vive gratitude pour tous les services qu'il me rendit alors. Pendant la Commune, il a été mon conseil, mon soutien. « Je n'ai personne, mon révérend Père », lui dis-je à ma première visite. « Ma supérieure générale est éloignée, notre aumônier et notre supérieur en prison, le Père Voisin a fui en Bretagne. Soyez mon conseil ». Et il le fut. Un jour même, il vient me visiter à Saint-Maur. C'était s'exposer, portant l'habit ecclésiastique. La personne folle dont j'ai parlé me donnait de sérieuses inquiétudes. Le révérend Père les partageait : une imprudence, à cette époque, pouvait faire un si grand mal ! Une folle était capable de tout.

Monseigneur Darbois, archevêque de Paris, fut arrêté le Mardi Saint. Le lendemain, on prit Monseigneur Surat dans son logement. Pendant le siège, j'avais été deux ou trois fois le visiter à l'archevêché pour savoir si sa santé souffrait par trop du mauvais régime et des privations. Notre vénéré supérieur n'allait pas mal, il était triste des événements qu'il voyait venir, mais bien résigné. Il me fit part de ses petits ennuis domestiques. Le jardinier de sa propriété de Conflans eut peur de l'ennemi et abandonna son poste, sans même prévenir son maître. Un valet de chambre, garçon intelligent, bien que dévoué à Monseigneur, dans un excès de patriotisme, s'était hâté d'entrer dans la garde nationale, et privait ainsi son vieux maître plusieurs fois la semaine des services dont il avait tant besoin, et d'ailleurs, il ne se faisait pas illusion sur la conclusion d'une telle amnistie.

Dès que j'appris l'arrestation du cardinal, j'envoyai à l'archevêché pour avoir des nouvelles précises et de son Éminence, et de notre cher supérieur ; Marie, la cuisinière dévouée de Monseigneur Surat, répondit que ce jour même, Mercredi Saint, son maître avait été arrêté. Elle et le valet de chambre étaient eux-mêmes pour ainsi dire prisonniers dans l'appartement du protonotaire. Je songeai à améliorer le sort des prisonniers : avaient-ils une nourriture suffisante et saine ? Le Sacré-Cœur me répondit qu'une personne dévouée nourrissait son Éminence. Quant à Monseigneur Surat, la supérieure du Sacré-Cœur me proposa de nous en charger de concert. En conséquence, elle m'envoya une personne de confiance qui devait porter les vivres à la prison. Ce service se fit fort régulièrement à Mazas, mais lorsque, dans la fameuse semaine des barricades, il fallut porter le panier à la Roquette, la jeune femme n'osa. J'essayai d'envoyer un homme de peine que nous avions au couvent, après avoir traversé bien des rives et passé des barricades, il n'eut pas le courage d'aller plus loin. Il me rapporta le panier intact. J'ai su depuis que Monseigneur Surat avait ces derniers jours souffert de la faim... Pour nous assurer que les vivres étaient remis à destination, nous remettions à la messagère, avec les provisions, un billet qui portait le nom d'une dame américaine (elle s'était faite autoriser par la Commune). Il renfermait la nomenclature de ce qui était envoyé. Le cher prisonnier prenait les provisions et renvoyait le panier vide avec ce même billet signé de sa main, et un mot de reconnaissance. Or, il connaissait l'écriture de la supérieure du Sacré-Cœur, pas la mienne : aura-t-il deviné le couvent ami qui, trois jours par semaine, veillait sur lui ?

Cependant, les nouvelles étaient de jour en jour plus alarmantes. Des amis de la maison venaient me les communiquer : c'étaient M. Laboureur Gallois, M. Léonce Mazoyer surtout. Il veillait avec une sollicitude filiale sur sa bonne tante, ma Sœur Sainte Ursule. « Elle a été ma mère », me disait-il. « Je dois, dans les jours de danger, me montrer un bon fils ». Il aurait voulu la prendre dans son logement. Il lui avait offert de la conduire dans n'importe laquelle de nos maisons de province. La bonne Sœur refusa toutes ses offres. M. Mazoyer était inquiet, et sa conscience délicate alarmée. Il fallut la décision du Père Lefebvre, son confesseur, pour lui déclarer qu'il était déchargé de toute responsabilité. Et quand, plus tard, au moment de la dispersion de notre pensionnat, ma bonne Sœur Sainte Ursule sortit de Paris, l'excellent neveu respira plus à l'aise. Il était temps pour ma Sœur Sainte Ursule de nous quitter. À son âge, elle eut été malade de l'effroi des barricades. Un certain soir déjà, vers neuf heures, je fus obligée de rester auprès d'elle. Elle tremblait comme une feuille d'un bruit de fusillade bien nourrie qui se faisait entendre.

Nous étions donc bien peu nombreuses pendant les derniers jours : trois ou quatre, et il me semble que les bonnes Sœurs converses n'avaient pas voulu partir. Comme la maison me paraissait vide ! Mais je sentis ma responsabilité allégée de beaucoup, et par contre animée d'une grande confiance. Mais, parce que les menaces sur les communautés étaient devenues des faits accomplis pour certains, après avoir mis en dépôt chez des personnes sûres ce que nous avions de plus précieux (déjà le chemin de fer avait emporté les malles du linge des novices, une grande caisse d'objets d'église). Un certain soir, le dimanche 21 mai, ma Sœur Saint Camille donna à des intimes nos comestibles quotidiens à garder : il fallait s'assurer la nourriture de tous les jours. C'est que ce soir-là le bruit de l'artillerie répandait la terreur, et c'était l'heure de la délivrance ! Je le sus le lendemain matin. J'étais à la chapelle, je l'avoue un peu effrayée. On me fait sortir. Une personne venait nous apprendre la grande nouvelle. La veille au soir, vers 5 heures, les Versaillais étaient entrés ! J'entendis la sainte messe en actions de grâces ! Une inquiétude encore : le secours arriverait-il vite dans notre quartier ? Lorsqu'à neuf heures de ce matin, lundi 22 mai, un officier, M. de Saint-Martin, m'annonce l'arrivée d'un régiment dans la rue de Sèvres : « Nous sommes entrés hier au soir », me dit-il. « J'ai reçu l'ordre de me diriger de suite du côté des Invalides et du ministère de la Guerre, et nous voilà ! Avez-vous besoin de secours ? Je ne puis passer dans la rue sans m'arrêter devant votre chère maison pour avoir de vos nouvelles ».

Notre rue, ainsi que toutes celles de Paris, avait des barricades. Les soldats de l'ordre mirent plusieurs jours à renverser celles de la rue de Sèvres, et toute la semaine à prendre Paris. Semaine terriblement longue ! J'étais en peine sur les détenus à Mazas. La pauvre (la cuisinière de Monseigneur Surat) vint à Saint-Maur pour avoir de leurs nouvelles. Elle non plus ne sachant rien, était fort inquiète. Mais nous apprîmes bientôt le martyre du 24, suivi de l'affreuse boucherie de la rue Haxo, le 26. Les gardes nationaux étaient repoussés. Ils se défendaient en fuyant et ils pouvaient se porter à d'horribles extrémités à mesure que les Versaillais s'approchaient des prisons : que feront-ils à la Roquette, me demandais-je !

Le dimanche matin 29, jour de la Pentecôte, un frère convers Jésuite vient, demande la soutane du Père Bazin, restée dans notre sacristie. Le révérend Père voulait dire la messe. Il est donc sauvé ! Le bon frère nous raconte l'évasion des prisonniers la veille au soir et, dans sa ferveur, le frère, loin de s'exhaler en plaintes pour n'avoir pas été digne du martyre, car lui aussi avait été prisonnier, mais pendant quelques jours à peine. Bientôt, il fut rendu à la liberté, c'est ce qu'il déplorait. Le frère m'apprit que Monseigneur Surat avait fui aussi en compagnie de M. l'abbé Guérin, secrétaire aux Missions étrangères, prisonnier de la Commune. Heureuse de ces renseignements, je me rends au séminaire des Missions. M. le supérieur Delpech nous reçut. M. Guérin chantait la grand'messe. Bientôt, le cher prisonnier arrive avec M. le proviseur du collège de Vanves, son compagnon de détention et de fuite, qui venait en actions de grâces communier de la main de son bienfaiteur. M. Guérin disait au proviseur à la Roquette : « Si votre nom est prononcé

dans l'appel, ne bougez pas. Moi qui n'ai pas de famille, je répondrai pour vous ». Pâle d'émotions et de souffrances, le saint missionnaire nous raconta les péripéties de la prison. La veille au soir, les prisonniers ayant trouvé le moyen de s'évader, Monseigneur Surat avait pris la fuite, avait franchi le seuil de la Roquette, appuyé sur le bras de M. Guérin ; lorsque à proximité de la caserne du prince Eugène on aperçoit une patrouille, et vite me sauve qui peut parmi les prisonniers. Monseigneur échappe du bras de M. Guérin qui, plus jeune et conséquemment plus agile, court, entre dans une maison et ne gagne le séminaire des Missions que le matin. Mais qu'est devenu Monseigneur, il ne saurait le dire ! J'étais sur la voie, on va à l'archevêché de ma part communiquer cela aux deux fidèles domestiques. Charles (le valet de chambre) court à la Roquette. Il cherche, il fouille tout à l'entour. Enfin, dans la soirée, il trouve un corps ensanglanté, gisant à terre sous le mur de la prison : aux vêtements, aux initiales du linge, le serviteur reconnaît son maître. Le visage était presque emporté... De pauvres marins qui passaient aidèrent le fidèle valet de chambre aux soins de l'ensevelissement. Ces braves gens pleuraient sur le cadavre défiguré : « Comment, disaient-ils, c'est Monseigneur Surat ! Lui qui nous a été si bon, qui nous a souvent secourus pendant le siège ! ». Quelques jours plus tard, la bière fut portée dans une salle de l'archevêché et placée à côté du corps percé par les balles de Monseigneur Darbois. Après les funérailles de son Éminence, on fit solennellement à Notre-Dame celles de son vicaire général, dont la fidélité lui avait valu le martyre. Nous nous y rendîmes et nous plaçâmes dans la nef, sur la 1^e ligne avec les deux domestiques : ne représentions-nous pas la famille ? La bonne Mme Bayan m'avait demandé de se joindre à nous. Combien nous a-t-elle été utile et précieuse dans les mauvais jours. C'est à elle que j'avais confié mon testament en cas de malheur : cette précaution de dispositions testamentaires fut généralement adoptée à cette époque. L'ordre était rétabli, mais il fallut bien des jours pour aboutir à la capitale... Nos maisons de province s'empressèrent de nous envoyer des vivres. Les premiers secours nous vinrent de Marines. Fus-je heureuse de parler aux personnes envoyées par la chère supérieure de savoir que rien de fâcheux n'était arrivé à cette petite communauté.

On avait beaucoup prié, beaucoup souffert pour nous dans tout l'Institut. À cette somme de mérites nous avons dû sûrement la protection de la Providence.

Notre révérende Mère de Faudoas voulait nous revenir immédiatement. La prudence la retint éloignée encore quelque temps. Mais nous eûmes le bonheur de recevoir quelques-unes des nôtres instamment : ma Sœur Sainte Madeleine de Lachaize, de passage pour se rendre à Lille. Puis les exilées rentrèrent les unes après les autres. Bientôt, nos bonnes Sœurs de la rue des Postes rentrèrent en fonction dans leur maison. Et enfin, le 25 juin, notre très honorée Mère générale reprenait possession de la chère maison-mère. Le lendemain, nous célébrâmes la fête du Sacré-Cœur.